

L'ultime séduction
ou
L'Alcibiade de William Shakespeare

Marie La Palme Reyes

Pièce en deux actes avec entracte, préambule et épilogue

He was not of an age, but for all time.
(Hommage de Ben Jonson à Shakespeare)

Personnages par ordre d'entrée :

Shakespeare, joue aussi le rôle du **chœur**

Le fantôme d'Alcibiade joue aussi le rôle d'**Alcibiade**

Judith, la fille de Shakespeare, joue aussi les rôles de **la reine Timaia** de Sparte et de la courtisane **Timandra**

Léandre, un serviteur de Shakespeare, joue aussi le rôle d'**Endios** (éphore spartiate, grand ami d'Alcibiade)

Dimitri, un capitaine de navire

Un étranger, ami du capitaine

Hector, un ami d'Alcibiade

Un aubergiste

La nourrice du fils d'Alcibiade et de la reine Timaia

Les masques, portant des signes soulignant leur lieu d'origine : **masque de Sparte** (Léandre), **masque d'Athènes**, **masque de Perse**, **masque de Samos**.

Les spectateurs (5 ou 6)

Premier stratège athénien

Deuxième stratège athénien

Trois hommes armés de javelots et de flèches (muets).

***Mise en scène** : La pièce se passe dans la chambre de Shakespeare qui est divisée en deux. **Côté jardin** : on aperçoit un fauteuil, une table avec des livres, un pot d'eau, un chandelier, deux chaises, un lit et une porte par où entreront les personnages. **Côté cour** : on y trouve un coffre en bois, un grand cadre auquel seront fixées les toiles, une table, trois chaises (sauf lors de l'épilogue). Les côtés cour et jardin seront éclairés ou non selon les différents épisodes.*

Acte I

PRÉAMBULE

Shakespeare est assis et travaille. Il ne lui reste que peu de temps. Il le sait. On le voit écrire et réfléchir, puis, après quelques instants, il commence à se questionner. Côté jardin illuminé.

Shakespeare : Une humanité entière a vécu et souffert sous ma plume. J'ai assassiné des centaines d'êtres. Lequel d'entre eux se lèvera pour les venger ? Quelle mise en scène suscitera ma propre mort ? Quelle comédie recueillera mes ultimes paroles ? Mille destins me poursuivent, mille fils s'entremêlent. Hamlet, Macbeth, Lear, Othello, m'accompagnez-vous lors du Jugement dernier ? Mes démons, mes fous, mes sorcières, mes fossoyeurs m'observent. Ces regards ne reflètent-ils que mon âme fragmentée, une mosaïque dispersée à la rose des vents ? Est-ce là, toute ma vie ?

Le fantôme d'Alcibiade (*voix caverneuse venant des coulisses*) : Non.

Shakespeare : Non ?

Le fantôme d'Alcibiade : Non.

Shakespeare : Qui va là ? Révélez-vous !

Le spectre entre. On ne voit qu'un long manteau sombre et un capuchon qui recouvre sa figure. Il s'assoit tournant le dos aux spectateurs.

Le fantôme d'Alcibiade : Ne reconnais-tu pas cette voix ?

Shakespeare : Non.

Le fantôme d'Alcibiade : Vraiment ?

Shakespeare : Un fantôme ? Encore un. Un de trop. La foule dissipée se taisait lorsqu'il apparaissait. Mais regardez, nous sommes seuls. Vous me dérangez. Allez-vous-en !

Le fantôme d'Alcibiade : Tu m'as trop souvent chassé. Pourtant, je savais revenir

à la sauvette lorsque ta garde faiblissait, une impression fugace que tu traquais et qui s'échappait à tire-d'aile sur le bout d'un souvenir. Aujourd'hui, je reste. J'aimerais m'entretenir avec toi.

Shakespeare : Que se taise cette voix d'outre-tombe !

Shakespeare se bouche les oreilles, s'enfonce dans son fauteuil. À ce moment, sa fille Judith frappe à la porte. Il ne répond pas. Elle entre brusquement. Elle ne perçoit pas le fantôme.

Judith : Ne m'avez-vous pas entendu ? J'ai craint que vous n'éprouviez un malaise.

Shakespeare (sursautant) : Ne t'inquiète pas, mon enfant, j'écris.

Judith : Il fait froid ici. Voulez-vous que je vous prépare un vin chaud, épicé et sucré ?

Shakespeare : Pas maintenant.

Judith : Laissez-moi alors vous apporter une autre couverture.

Shakespeare : (*Signes d'impatience, puis gentiment.*) Non, merci, Judith.

Judith : Entendu, Père, je reviendrai plus tard.

Judith part.

Le fantôme d'Alcibiade (il se lève) : Permits-moi de me présenter. Je suis l'effritement d'une vie célèbre, son errance à travers les siècles et les mémoires, les poussières en suspension du magnifique Alcibiade.

Shakespeare (de plus en plus étonné) : Alcibiade ? Ses restes ? Pourquoi viendraient-ils me hanter ?

Le fantôme d'Alcibiade : Un instant, tu comprendras. L'autre jour, j'ai rêvé que je me promenais le long d'une route. Soudain, j'aperçois un monticule surmonté d'une pierre tombale. Une certitude s'empare de mon être : mon monument funéraire s'érige devant moi. Je m'approche. Je me penche et j'y déchiffre une inscription : « Ci-gît **personne**, et peut-être **rien** ». Je reste immobile des heures et

des heures, incapable d'un seul mouvement, respirant à peine. Puis, mon ombre s'éteint, mon âme s'engouffre dans un entonnoir sans fin. Je me réveille à cet instant. Depuis, cette pierre funèbre m'obsède. Un revenant hanté. Quelle ironie cruelle !

Shakespeare (*sentencieux*) : Il y a plus de choses sur terre que n'en conçoivent jamais nos philosophes.

Le fantôme d'Alcibiade (*pensif*) : Il me semble avoir déjà entendu une phrase semblable à celle-ci.

Shakespeare : Votre esprit donne longue vie aux hasards d'un rêve. Mais pourquoi cette visite ? Pourquoi cette hallucination ? Jamais mes sens ne furent tant esclaves d'un mirage.

Le fantôme d'Alcibiade (*s'assoyant*) : Qu'importe tes doutes et tes soupçons ! Réponds à cette simple question qui me perturbe. Je t'ai souvent vu, immobile et songeur, absorber par le livre de Plutarque « Vies parallèles des hommes illustres ». Tu y as lu, entre autres, la vie de Coriolan mise en parallèle avec la mienne. Tu te souviens, n'est-ce pas ? (*Signe d'assentiment de Shakespeare.*) Eh bien, toi, le grand Shakespeare, placé devant ces deux vies, laquelle as-tu choisie ?

Shakespeare (*pris au dépourvu*) : Mais... Coriolan.

Le fantôme d'Alcibiade : Exactement. Ce minable soldat romain, sans aucune éducation sauf celle qu'une pauvre femme, sa mère, lui prodigua.

Shakespeare (*scandalisé*) : Coriolan ! Ce nom lui fut octroyé grâce à sa bravoure, à sa probité.

Le fantôme d'Alcibiade (*de plus en plus fâché*) : Moi, Alcibiade, tu m'as ignoré. Tu es passé à côté d'un être réputé pour la finesse de son esprit aiguisée par ses tuteurs Socrate et Périclès. Tu lui as préféré Coriolan, une brute sanguinaire. Ton génie s'est enlisé dans cette pâte grossière. Ton jugement t'a quitté. (*Méprisant.*) Tu es descendu à la hauteur de ton prétendu héros.

Shakespeare : Oh ! Mais... d'où sort ce spectre bavard, cette forme funeste qui trouble l'œil de mon âme ? Que chante, maintenant, le coq de l'aube qui le fera fuir tel un tourbillon de vent sans tête !

Le fantôme d'Alcibiade : Arrête de t'envelopper de parades verbales. Je te présenterai un pacte qui te procurera un second souffle. Mais d'abord, écoute-moi.

Shakespeare (*résigné*) : Ai-je le choix ?

Le fantôme d'Alcibiade (*superbe*) : En moi, coule le sang d'Ajax. (*Revancharde*.) Un autre héros, par toi, négligé.

Shakespeare (*scandalisé, fâché*) : Devais-je ressusciter tous les grands de ce monde ?

Le fantôme d'Alcibiade : Toujours des excuses ! Je reprends. En moi, coule le sang d'Ajax...

Shakespeare : En vous, circulait, peut-être, jadis, la sève d'Ajax. Mais en reste-t-il une goutte dans cette forme spectrale ?

Le fantôme d'Alcibiade : Je suis cet être qui pouvait, non métamorphoser en or tout ce qu'il touchait, mais séduire tout ce qu'il approchait. Jamais ton esprit n'a conçu un individu aussi éclectique que magnifique. Hamlet, ton jeune bourgeois dont la pensée paralyse l'action, Lear, ton stupide vieillard cacochyme, Richard III, ton bossu psychopathe, ton Macbeth malléable, ton Othello sous influence, tous des êtres au destin prévisible dont les premières paroles scellent déjà leurs dernières.

Shakespeare : La vanité restera toujours votre talon d'Achille. Socrate et Périclès n'ont guère su vous en guérir.

Le fantôme d'Alcibiade : Je te reconnais, pourtant, un immense talent. Mais, jusqu'à ce jour, aucun de tes personnages ne rend justice à ton génie. Et bien, moi, Alcibiade, je m'offre à toi. Tu accoucheras enfin d'un véritable chef-d'œuvre.

Shakespeare (*salue en se moquant*) : Merci beaucoup de vous souvenir de moi. Vous me gratifiez et me flattez. Cependant, voilà, cela ne m'intéresse pas. Mais, alors, pas du tout !

Le fantôme d'Alcibiade : Quoi, ai-je bien compris ?

Shakespeare : Absolvez-moi, Votre Grâce, pardonnez à votre humble serviteur. Je ne mérite pas un tel honneur, je ne me sens pas à la hauteur de votre proposition.

Le fantôme d'Alcibiade (fâché) : Tu oses refuser, du revers de la main, ce monument qui te rendrait immortel. Je ne permettrai pas à un malheureux scribouilleur de poser des embûches sur le chemin de mes volontés.

Shakespeare (ironiquement) : Vous vous prétendiez séducteur, Monsieur. Ne seriez-vous que tyran ? (*Impatient.*) Judith ! Judith !

Judith arrive en courant. Le chien de Shakespeare la suit et se couche aux pieds de son maître, il ne bouge plus.

Judith (essoufflée) : Me voilà, Père.

Shakespeare (souriant à Judith) : Je prendrais, maintenant, ce petit vin dont tu me vantais les vertus tout à l'heure.

Judith : Tout de suite.

Judith revient avec un pichet fumant et une tasse qu'elle dépose sur la table à côté du fauteuil. Elle repart. Shakespeare boit. Il caresse la tête du chien.

Le fantôme d'Alcibiade (durant ce temps, en aparté, se lève et se rassoit) : Comment amener Shakespeare à se pencher sur son dernier chef-d'œuvre ? Grâce à lui, je reprendrais ma place au panthéon des grands de ce monde. Platon m'a transformé en écrin pour enchâsser les vertus de son héros Socrate. Shakespeare ne m'a octroyé que quelques répliques négligeables dans son Timon d'Athènes. Quelle insulte ! J'ai donc décidé de m'extirper du marbre de l'Histoire et de parcourir les âges de la littérature. Une autre déception m'y attendait. Rien, le néant... hum... et, pourquoi pas Mozart ? Mozart accepterait-il plus facilement que Shakespeare ? Il a composé de sublimes mélodies pour Don Giovanni. Quant au libretto, quel manque d'imagination ! Don Giovanni perd ses énergies à ne séduire que des femmes. Moi, Alcibiade, j'ai envoûté garçons, hommes et bêtes, foules et assemblées, hameaux, cités, nations et empires. À bien y penser, les trop jeunes années de Mozart ne comprendront pas mon génie. L'unique forme digne de moi : le théâtre, et l'unique auteur : Shakespeare ! Voilà ! Malgré ses limitations, il me rendra justice. (*Il se lève et déambule dans la chambre.*) Donc cela dit, procédons avec diligence. (*Il s'approche de Shakespeare.*) Il ne semble pas très fort, ce pauvre Shakespeare. Dépêchons-nous. Coriolan, un personnage célébré tandis que moi, je me traîne de siècle en siècle, à la recherche de l'immortalité scénique. (*Surpris.*) Mais, ne deviendrais-je pas jaloux d'Hamlet et même de ce Coriolan ? Oui, je l'admets. Je réclame une pièce qui porte mon nom. Je la mérite cent mille

fois plus qu'eux. Assez de jérémiades ! Développons une subtile stratégie et partons à l'assaut de cette forteresse.

Shakespeare (*sortant d'une longue réflexion*) : Encore et toujours là ?

Le fantôme d'Alcibiade : J'ai l'habitude des avancées et des replis, des batailles et des retraites.

Le chien de Shakespeare se lève et va renifler le spectre.

Shakespeare : Charlotte ne t'approche pas, il te coupera la queue. Couche-toi ici.

Le fantôme d'Alcibiade (*moqueur*) : Ah ! Tu te souviens d'une facétie de ma jeunesse. Mais pourquoi se remémorer cette étourderie ?

Shakespeare (*sentencieux*) : L'enfance en dit long sur l'homme en devenir.

Le fantôme d'Alcibiade : Ces siècles qui viennent après toi t'ont posé sur un piédestal. Des centaines de thèses de doctorat sur tes œuvres encombrant les rayons des bibliothèques. Des logiciels étudient le nombre de fois que tel ou tel mot s'est retrouvé sous ta plume. Des biographies, des critiques, des périodiques, des actes de colloques engorgent des disques durs. Tout ce que tu as écrit est frappé du sceau de la perfection. On encense des phrases, que je trouve parfois assez banales. On les soupèse, les décortique, les répertorie, les catalogue et les dépose au panthéon de la célébrité. Deviens mon chantre et tu jouiras de ton personnage le plus complexe, séducteur, intelligent et manipulateur. Hamlet pâlera auprès de moi.

Shakespeare (*ironique*) : Malgré tout, je vois poindre quelques vérités dans cet étrange galimatias. Je n'ai jamais de toute ma vie rencontré ou inventé un individu aussi imbu de l'unicité de ses perfections. Le doute ne vous a-t-il donc jamais effleuré ? Ou plutôt, ne cacheriez-vous pas une souffrance si profonde, si atroce que seul le feu d'artifice dont vous vous entourez nous empêcherait d'en connaître l'horreur ?

Le fantôme d'Alcibiade : Mon cher Shakespeare, ne nous encombrons pas de ce genre d'élucubrations qui deviendront trop vite à la mode. En revenant vers toi, je voulais m'assurer ne pas terminer ma vie de fantôme sur le divan d'un analyste d'âmes squelettiques. Poursuivons. Dès le début de ton drame, le futur Richard III se définit comme le prince du mal. Il se déclare laid, bossu, méchant, traître, meurtrier et pervers. Il incarne le vice, de la tête aux pieds, jusqu'à sa fin

annoncée. Mon cher écrivain, nous ne sommes pas construits d'une seule pièce.

Shakespeare (*fâché*) : Alors, là, ça suffit ! Ne me donnez pas de leçons sur la nature humaine.

Le fantôme d'Alcibiade : Je t'en prie. Ne t'emporte pas. Je perds mes moyens sous cette forme absurde. Auparavant, te convaincre aurait été pour moi un jeu d'enfant. Écoute-moi. La complexité est éparpillée tout au long de ton immense œuvre. Tu as chanté tous les sentiments, toutes les souffrances, toutes les merveilles. D'accord. Mais cela est étalé sur des mètres et des mètres de textes peignant divers caractères. Imagine, si enfin, tu trouvais un seul personnage à la hauteur de la démesure humaine, percevant, plus clairement que quiconque, les subtilités de la politique, prévoyant les feintes et les coups, influençant le cours de trois empires. (*Véhément.*) Réalises-tu ce que je t'offre ? (*Un peu ironique.*) Peut-être, après tout, ta vieillesse a pris le dessus sur ta créativité. Que crains-tu ?

Shakespeare : Cette façon de prétentieuse me rend perplexe.

Le fantôme d'Alcibiade : La modestie appartient aux gens qui n'ont rien accompli. Ils s'en targuent ne pouvant aspirer à rien d'autre.

Shakespeare : Ne nous chamaillons pas comme de vulgaires polissons. Ces répliques ne nous honorent pas. Le sablier de mon existence s'écoule au rythme des battements irréguliers de mon cœur épuisé. Je ne vous ai pas choisis. Je comprenais les limitations de Coriolan, ses idées figées, son manque de souplesse et de diplomatie. Voilà... la raison... peut-être... mais... (*Soupirs. Il se lève, marche de plus en plus vite.*) Une bouffée de printemps m'envahit. Des bulles de mémoire, des étincelles d'énergie remontent du fond de mon âme. L'incarnation de la démesure, un être qui ne ressemble à personne... (*Il s'immobilise et se rassoit.*) Mais, j'y trouve là une faiblesse dramatique.

Le fantôme d'Alcibiade : Comment ça ?

Shakespeare : Le peuple doit se reconnaître dans les êtres de fiction. Sinon, son intérêt s'émousse. Quiconque essaie de te décrire empile les adjectifs les uns sur les autres : trop persuasif, trop ambitieux, trop brillant. Pour te rendre théâtral, je devrais enlever trop... de trop ! Déjà, ton premier acte politique apparaît sous le sceau de l'ambiguïté. Tes tours de passe-passe étonnent. Mieux que tous, tu prenais conscience que l'on se perdrait en pénétrant dans les labyrinthes de ta pensée. Toi, Alcibiade, t'y retrouvais-tu ?

On sent que Shakespeare entre dans le jeu, petit à petit.

Le fantôme d'Alcibiade (*se redressant, on devine ses traits*) : Suis-je enfin Alcibiade, pour toi ? Tu t'approches de moi et me tutoies. Oublies-tu ma forme fantomatique ? (*En aparté.*) Shakespeare se penche-t-il sur mes restes poussiéreux avec des soupçons d'empathie ? Surtout, pas de faux pas. Accompagnons-le sans intervenir.

Shakespeare (*écrit et parle à Alcibiade ou à lui-même*) : Tu me demandes pourquoi j'ai choisi Coriolan. Mais toi, pourquoi m'as-tu élu ?

Le fantôme d'Alcibiade : Ces quelques mots, déjà, m'insufflent un air de vitale fraîcheur.

Shakespeare : Le héros grec affronte l'Olympe et ses mystères, le tyran et ses édits, la nature et ses lois. Ta lucidité te permettait de revendiquer ton propre rôle dans tes triomphes et tes exils. Tu devenais l'habile marionnettiste. Et si parfois, les fils emmêlés te retenaient prisonnier, tu t'en sortais d'une pirouette enjôleuse, abandonnant tes amis comme tes ennemis.

Le fantôme est suspendu aux lèvres de Shakespeare.

Le fantôme d'Alcibiade : Oui, continue.

Shakespeare : Tu admires mon Othello, car il n'est pas le jouet d'un sort incompréhensible, mais celui de son serviteur, Iago, qui le manipule avec adresse. Iago lui donne la clef de la jalousie qu'il porte déjà en lui comme une boîte de Pandore. J'ai pétri mes personnages de leur destinée. Elle n'appartient plus à un dieu grec lointain, mais à eux-mêmes. Voilà ce que tu attends de moi : une mort qui entre en résonance avec tes actes diplomatiques, politiques et guerriers.

Le fantôme d'Alcibiade : Continue.

Shakespeare : Comment te saisir, te comprendre ? Tu glisses dans la légende avant même de disparaître. Ta vie si bien documentée et ton mystérieux trépas...

Le fantôme d'Alcibiade : Un sens à cette mort que je traîne comme un boulet.

Shakespeare : Tu espères la revendiquer comme le couronnement de ton histoire et

non comme le résultat d'un destin aveugle.

Le fantôme d'Alcibiade : Oui.

Shakespeare : J'appréhende, toutefois, une difficulté presque insurmontable. Tu avances et retournes sans cesse sur tes pas. Tu réalises des victoires inimaginables et le lendemain, des négligences non moins inouïes. Tu es un tel tissu de contradictions politiques que mon public s'égarera dans toutes ces péripéties. Que me semble lointaine la simplicité d'un Coriolan borné ! Voilà que sous ton influence, je le maltraite.

Le fantôme d'Alcibiade : Ne perdons pas de temps. Que suggères-tu ?

Shakespeare : Pas si vite. Ne me brusque pas. (*En aparté.*) Une esquisse rapide rendrait justice à toutes ces incohérences. Des tableaux successifs... des coups de pinceau sur la toile athénienne, spartiate et perse... et pourquoi pas, après tout ? Tentons cette charade, ici même, dans cette chambre, avec ma famille et mes serviteurs qui n'y verront qu'une lubie d'un pauvre malade. Ce fantôme m'extirpe de mes pensées moroses. Pourquoi ne pas m'amuser avant d'accueillir la grande faucheuse ? (*S'adressant à Alcibiade.*) Alcibiade, je relève ton défi. Assiste donc à la gestation de cette pièce de théâtre.

Shakespeare se lève de son fauteuil.

Shakespeare (*en aparté*) : Cet Alcibiade de ma vieillesse, possédera-t-il mes forces déclinantes en partage ? Pourquoi ne t'ai-je pas conçu dans la fleur de ma jeunesse ? Et pourquoi ai-je succombé à cette provocation ? Sa présence, même spectrale, m'envoûte et m'enlève la volonté de lui tenir tête. Comment aborder cette étoile filante au soleil couchant de mes énergies ? Bon, assez ! Essayons quelques répliques. (*Voix théâtrale de femme.*) Je fus séduite par le bel Alcibiade qui lui ne pâtissait que pour Athènes. Je lui donnai un prince, pour Sparte, qu'il rendit bâtard en m'abandonnant. Mon âme se déchire devant ce voile de perfidie. (*Parle normalement.*) Oui et la mienne s'égaré dans cet abîme insondable. Exilé d'Athènes, hébergé par Sparte, il trahit le roi en se vautrant dans les draps de son épouse. Alcibiade, un personnage dans la lignée des autres ? Oh, que non ! (*Imitant la voix d'Alcibiade.*) Athènes, ma toute belle, tu t'offris, ouverte et magnifique, au lendemain de mes victoires. Tu t'étais parfumée pour me recevoir et tes cris de jouissance m'enivrèrent lorsque je posai mon pied sur ton sol fertile.

Le fantôme d'Alcibiade (*furieux et se levant*) : Ne parle pas ainsi de ma ville.

Shakespeare : Alcibiade, je n'accepterai aucune censure. L'auteur a tous les droits sur les créatures de son esprit. Tu deviens un personnage parmi d'autres. Ne l'oublie jamais.

Le fantôme d'Alcibiade : D'accord, ne te fâche pas.

Shakespeare : Ne m'interromps plus. (*Voix théâtrale.*) Athènes peut se targuer de t'avoir séduit, bel Alcibiade. Mais elle, en partage, y perdit un empire aux mains de l'enfant le plus adoré et traître de toute l'Attique.

Le spectre veut étrangler Shakespeare qui le foudroie du regard. Il se retire rapidement. Shakespeare appelle un de ses serviteurs qui accourt, Judith le suit.

Shakespeare (joyeux) : Léandre, Léandre. Je te réserve une surprise. J'aimerais que tu joues le rôle d'Alcibiade. Te souviens-tu ? Je t'ai déjà parlé de ce célèbre général athénien décrit par Plutarque.

Le fantôme d'Alcibiade intervient sans succès.

Léandre : Oui, Maître. D'accord. J'interpréterai le diable en personne si cela vous remet sur la voie de la santé.

Judith : Vous m'aviez promis de vous reposer, et voilà que vous vous abandonnez, à nouveau, aux affres des caprices de l'inspiration.

Shakespeare (tout ragaillardi) : Ne t'inquiète pas, Judith. Mes idées glissent en moi tel un miel de jouvence.

Le fantôme d'Alcibiade (scandalisé) : Je te défends de demander à cet avorton de petit bonhomme sans prestance de m'imiter.

Shakespeare : Pardon ?

Le fantôme d'Alcibiade : Je refuse d'être satirisé par ce malotru. J'exige le rôle d'Alcibiade.

Il enlève alors son manteau et apparaît dans toute sa splendeur de général grec, imposant, cheveux blonds bouclés. Seul, Shakespeare l'aperçoit. Judith repart.

Shakespeare (*admiratif*) : Quelle magnificence ! Que je comprends les Athéniens et les Athéniennes, les Spartiates et les Perses ! Cependant, mes serviteurs ne t'entendent ni te perçoivent.

Alcibiade (*hautain et fâché*) : Ne complique pas les choses avec tes remarques mesquinement raisonnables. Rappelle-toi. Hamlet voyait le fantôme de son père, ainsi qu'Horatio, Bernardo, Marcellus. À ce moment, tu savais oser. Rien ne t'arrêtait. Trouve une banale explication pour satisfaire le bon sens vulgaire de ta famille et de ton futur public.

Shakespeare (*dubitatif*) : Gertrude, la mère d'Hamlet ne l'a pas aperçu.

Alcibiade : Ne cherche pas midi à quatorze heures. Arrange-toi avec la logique, la vraisemblance, la fiction ou la réalité. Ce problème t'appartient. Je t'ai tout donné. Tu n'as plus qu'à me mettre en scène.

Shakespeare : Quel aplomb !

Les deux se calment.

Alcibiade : Ne disais-tu pas que nous sommes de l'étoffe dont les rêves se tissent ?

Shakespeare : Et notre petite vie est entourée de sommeil.

Alcibiade : Il me tarde de renaître dans le souffle de Shakespeare.

Shakespeare : Commençons, donc. Voici L'Alcibiade de William Shakespeare.

TABLEAU 1

Le côté cour s'éclaire tandis que l'ombre englobe le côté jardin. Léandre et Judith disparaissent par la porte. Entrent alors Dimitri, un capitaine de navire, Hector, un ami d'Alcibiade et un étranger qui se joint à eux, tous habillés comme au temps de Shakespeare. Shakespeare fouille dans un gros coffre.

Shakespeare : Cherchons quelques praticables qui titilleront l'imagination d'un public absent. (*Tout joyeux et avec entrain.*) Je me sens revivre. Voilà ! (*Il déroule une toile.*) Cette toile créera l'illusion d'un port. Elle sert de décor pour une scène

d'Othello et de Lear, mais elle conviendra. (*Il la fixe sur des crochets placés au haut du cadre. On y voit la mer bleue sous le soleil et sur un des côtés des navires amarrés.*) Vous trois, mettez-vous devant. Supposez que vous venez de vous retrouver, par hasard. (*Inspiré.*) Pensez que vous contemplez toute une ville se balançant sur les vagues mouvantes, car telle apparaît la flotte majestueuse des trières prêtes à fendre les flots vers la Sicile. La foule s'extasie. Elle accompagne un ami, un époux un père ou un fils sur le point de s'embarquer. Dans cette histoire, je jouerai le rôle du Chœur. Je vous mènerai par mers et terres à travers les époques d'une épopée grandiose.

Shakespeare s'assoit à côté d'Alcibiade. Trois coups de bâton. On entend les bruits de foule, le vent dans les voiles, le ressac, le cri des oiseaux, etc.

Dimitri (*apercevant Hector*) : Toi ici ? Je te croyais à Samos.

Hector : J'arrive à l'instant. Alcibiade appareille-t-il aujourd'hui ?

L'étranger : Oui, nous l'attendons d'un moment à l'autre.

Shakespeare retient de force Alcibiade.

Shakespeare (*chuchotant à voix haute*) : Assois-toi. Écoute attentivement. Je te ferai signe.

Alcibiade (*à voix haute et claire*) : J'ai dirigé des campagnes navales et terrestres, et me voici soumis à la volonté d'un écrivain. Je regrette déjà ma décision.

Shakespeare (*en mettant un doigt sur sa bouche*) : Chut ! Chut !

Les trois acteurs admirent la flotte.

Hector : Par quel prodige cette immense flotte est-elle ici rassemblée ?

Dimitri : Tu connais Alcibiade. Rien ne lui résiste. Il voulait mener la guerre en Sicile. Il l'a obtenu.

L'étranger : Il semble qu'il y eut tout un débat.

Dimitri : Un de mes parents assista aux réunions où l'on décida du sort de cette expédition.

Hector : Raconte-nous.

Dimitri : D'accord. Mais profitons de ce moment pour nous sustenter de pain et de fromage dans ce petit débit. (*À l'étranger.*) Prendrais-tu une bouchée avec nous ?

L'étranger : Avec plaisir.

Ils se dirigent vers un coin de la scène où se trouvent une table et trois chaises.

L'étranger : Eh ! L'ami ! Apporte-nous à boire et à manger.

L'aubergiste : Tout doux, mes bons Messieurs. J'arrive.

L'étranger : Du vin et des olives pour nous trois, et que ça saute !

Hector : J'ai reçu, il y a quelques semaines, un message d'Alcibiade qui me priait de revenir. Je ne me doutais pas alors que je l'accompagnerais en Sicile.

Dimitri : Tu te rappelles que la ville de Ségeste avait demandé notre aide avec plus ou moins de succès, mais, cette fois, elle insista fortement. Pour ne pas perdre l'appui de nos autres alliés siciliens, on vota l'envoi d'une soixantaine de vaisseaux sous les commandements d'Alcibiade, de Nicias et de Lamachos. Tout se passa très vite. Nicias fut effrayé des dangers qu'une telle entreprise ferait courir à Athènes. Lors d'une nouvelle assemblée, il remit sur le tapis la pertinence même de l'expédition. Il exhorta la ville à abandonner ce projet.

Hector : Que dit Alcibiade ?

Dimitri : Oh, mais attends ! Nicias soudain lui reprocha sa jeunesse.

L'étranger : À trente-cinq ans, il reste l'éternel adolescent, pourtant marié, stratège et chef militaire.

Dimitri : Nicias l'accusa d'étonner par le luxe de ses écuries et de trouver dans l'exercice de sa charge de quoi l'aider à rembourser ses énormes dépenses. Sur un ton pathétique, il déplora son ambition. Il termina en déclarant qu'il ne fallait pas remettre le sort d'une ville admirée par le monde civilisé entre des mains d'un jeune imberbe.

Hector : Nicias oubliait qu'il s'attaquait au héros olympique qui avait gagné le premier, le deuxième et le quatrième prix de la course des chars.

Dimitri : Exactement ! Fêté, choyé, il jouissait de tous ces honneurs avec une insolente désinvolture. Le peuple s'amusait de ce manque de scrupules parce que l'enfant aimé de tous les Grecs riait le premier de lui-même.

L'aubergiste : Messieurs, que diriez-vous d'un chevreau rôti pour accompagner votre vin ?

Hector : Très bonne idée, merci. Alcibiade tarde à rejoindre sa trière.

Dans le passage suivant, Alcibiade se met debout et murmure, en même temps, les phrases comme en écho. Shakespeare essaie de le faire taire sans succès.

Dimitri : Écoutez maintenant la magistrale réplique d'Alcibiade : « Devant l'éclat exceptionnel de ma participation aux fêtes olympiques, les Grecs se sont même convaincus de la puissance d'Athènes qu'auparavant ils croyaient anéantie par la guerre. Que l'inaction préconisée par Nicias et ses querelles de jeunes et de vieux ne vous détournent pas de l'entreprise ! La Sicile est la productrice de blé du monde grec. Grâce à cet immense réservoir, nous ne dépendrons plus uniquement de ceux du Pont-Euxin. » Et, dans un élan inspirant, il rappelle les traditions d'Athènes. Il parle de Thémistocle, son héros, de Périclès, son tuteur. Cependant, son discours dépasse la pensée de ses illustres prédécesseurs et donne au mot « conquête » un tout autre sens. « Athènes n'a pas le choix. Son empire naval l'oblige à avancer. L'impérialisme surgira dans le progrès, dans l'action continuelle, dans les conquêtes répétées. À lutter sans cesse, elle accroîtra son potentiel alors qu'elle fortifiera en elle l'habitude de se défendre non par des paroles, mais par des actes. » L'assemblée entend ces prophétiques paroles pour la première fois. À son tour, elle s'enflamme.

Hector : Je l'imagine frémissant d'énergie, aurolé de sa beauté. Quel sublime spectacle !

Dimitri : Ah, mais un instant ! Nicias résistait. Il soutenait que dominer la Sicile s'avérerait une trop lourde tâche ; que les dissensions intérieures à la Grèce ne permettaient pas de s'absenter ; qu'un échec mènerait l'empire à sa ruine ; que la distance exigeait des forces considérables. Mais, au lieu de la décourager, ce discours l'enthousiasma. Elle demanda alors à Nicias quelle devrait être la grandeur du déploiement pour lui procurer la victoire. Le voilà pris à son propre piège,

obligé de produire, sur-le-champ, une estimation. Il hésite, parle d'au moins une centaine de navires. Eh bien ! On vota tout. On accorda tout. Alcibiade n'en avait jamais espéré autant.

L'étranger : L'armée comptera cinq mille hommes d'infanterie, des cavaliers, des frondeurs, cent trente-quatre trières et deux autres qui l'attendent déjà à Rhodes.

Dimitri : Malheureusement, trois généraux dirigeront cette expédition, dont Nicias et Lamachos qui essaieront de contrôler l'ardeur d'Alcibiade.

L'étranger : Complètement absurde ! On lui octroie toutes les forces demandées, mais on y ajoute une hydre à trois têtes, qui se saboteront mutuellement.

Hector : Alcibiade caresse un grand dessin. La Sicile ne constitue qu'une première étape. Avez-vous aperçu les démarcations que les petites gens s'amuse à tracer sur le sable ?

L'étranger : Oui, j'ai vu ces lignes. Que représentent-elles ?

Hector : Les contours de la Sicile ainsi que les positions de Carthage et de la Libye sur les côtes africaines.

L'étranger : Son éloquence et la hardiesse de ses projets effraient les vieux aristocrates.

Hector : Il rend plausibles des esquisses qui selon eux sortent de la tête d'un jeune inexpérimenté.

L'étranger (*baissant la voix*) : Je sens de la fièvre dans l'air. Depuis ce matin, l'atmosphère est teintée d'inquiétude. Les regards se détournent rapidement. D'où vient ce malaise ?

Dimitri : Une rumeur sourde comme un tremblement de terre accuse Alcibiade de fomenter un horrible scandale.

L'aubergiste qui apportait la viande entend cette phrase.

L'aubergiste (*en chuchotant*) : En politique, le vent tourne plus vite que la langue. On dit que tous les Hermès de la cité ont été mutilés, castrés. Et l'on prétend impliquer Alcibiade.

Dimitri : Comment aurait-il mis en jeu, la veille de son départ, l'expédition que son ambition réclamait ? Tout cela prouve la fragilité de son prestige.

L'aubergiste : Il veut se blanchir de ces attaques avant de prendre la mer. Les dirigeants s'y opposent. Tous l'encouragent à laisser à ses partisans le soin de le défendre.

Hector : Voilà donc la cause de son retard. Il devrait rester. S'il quitte Athènes maintenant, sa vie sera menacée.

Les bruits de foule s'amplifient.

L'étranger : Écoutez les acclamations. Je crois qu'Alcibiade approche entouré de son hétairie.

Alcibiade se lève et fait mine de s'avancer vers la partie éclairée.

Shakespeare (à voix basse) : Alcibiade, assois-toi. Attends.

Hector : Alcibiade m'inquiète. Ses dons et ses défauts se livrent une bataille continuelle. En sa présence, tous l'adorent. En son absence, les jaloux aiguillonnent la cabale. Ses moindres déplacements, actions ou paroles sont accompagnés d'un cortège de rumeurs, de scandales et d'ovations.

TABLEAU 2

Shakespeare apporte une berceuse, enlève la toile et suspend des rideaux de tulle.

Shakespeare (à Alcibiade resté dans l'ombre) : Tu agissais comme un enfant gâté, contrarié et boudeur. Si Athènes te déplaisait, tu l'insultais. Tu lui disais que celle que tu aimais n'existait plus. Alors, tu la trahissais impunément dans les bras de Sparte ou dans ceux de toute autre cité qui reconnaissait la grandeur de tes desseins pour le monde grec.

Pendant que Shakespeare parle, Judith arrive avec un plateau de nourriture pour Shakespeare et un pichet de vin. Shakespeare lui fait signe de les déposer sur une table.

Shakespeare : Judith, tu tiendras le rôle de la reine Timaia. Voici sa chambre à Sparte.

Judith : Père ! Les femmes n'ont pas le droit de jouer sur scène.

Shakespeare : Déguise-toi en homme qui se transformera en reine. Toi, Léandre, je te confie Endios, le fidèle ami spartiate d'Alcibiade.

Léandre : Oui, maître. D'accord ! Mais pourquoi à Sparte ? Je croyais que nous partions pour la Sicile.

Alcibiade (*en aparté*) : Il ne comprend rien au théâtre. (*À Shakespeare.*) Pourquoi me contrarier ? Donne-moi le rôle d'Endios.

Shakespeare (*foudroie du regard Alcibiade et s'adresse à Léandre*) : Écoute le Chœur.

Chœur (*ton emphatique*) : Accordez à ceux qui n'ont pas lu l'histoire que je la leur souffle ; et pour ceux qui la connaissent, humblement, je les prie d'accepter nos excuses. L'expédition en Sicile tourne au désastre. Les ennemis d'Alcibiade l'accusent alors d'avoir provoqué le scandale des Hermès castrés. Une trière quitte Athènes pour le chercher. On l'emprisonne. Mais, dès que possible, il fausse compagnie à ses geôliers et se réfugie à Sparte. Son ami Endios l'y accueille à bras ouverts. Profitant de l'hospitalité du roi, Alcibiade dépose dans le ventre de la reine sa précieuse semence. Ainsi sur l'aile de l'imagination notre scène, d'un mouvement aussi rapide que la pensée, s'envole vers Sparte, la rivale d'Athènes.

Shakespeare retourne s'asseoir auprès d'Alcibiade. Du côté cour, une nourrice berce le bébé de Timaia et d'Alcibiade. La reine est exaltée, elle se déplace comme une lionne en cage. Elle retient avec peine ses sanglots. Endios se présente.

La reine Timaia : Endios, viens me tenir compagnie. Tu le connais si bien. Parle-moi de lui. Crois-tu qu'une autre maîtresse le baigne et le parfume, pense-t-il encore à moi, se souvient-il des douceurs de ma couche ? Pourquoi m'a-t-il abandonnée ? Mon corps se dessèche depuis qu'il m'a sevrée de sa présence. Ses jambes ne m'enlacent plus. Ses bras ne m'entourent plus. Sa langue ne me parcourt plus. Son haleine ne me réchauffe plus. Sa beauté ne m'auréole plus.

La nourrice : Madame, je vous en supplie. On vous entendra.

La reine Timaia : Alcibiade, mon amour, tu ne m'as laissé qu'un tout petit miroir qui te réfléchit. (*Elle prend son enfant.*) Toi que je nomme secrètement « mon petit Alcibiade », ta bouche si tendre et si douce me rappelle la sienne. (*Elle l'embrasse longuement.*) Et moi, Timaia, que vais-je devenir ? (*Elle dépose le bébé dans les bras de la nourrice.*)

La nourrice : Madame, ne parlez pas si fort... au nom de votre attachement pour cet enfant.

La reine Timaia : Oh ! L'ingrat. Je lui donne un fils qu'il ignore.

Endios : Ne renions pas notre hospitalité. Grâce à Alcibiade, Sparte s'est enrichie. Vous souvenez-vous de ses paroles, lorsque fugitif d'Athènes, il arriva à Sparte ?

La reine Timaia : Je n'ai jamais pu les comprendre. Mais redites-les-moi.

Endios (récitant) : « Et je demande que personne d'entre vous ne me juge défavorablement si, moi qui, naguère, servais ma patrie, aujourd'hui, je marche contre elle avec ses ennemis. Exilé, je le suis ; mais je me dérobe ainsi à la méchanceté de qui m'a chassé ; non à la possibilité de vous aider. (*La voix d'Endios se fond dans celle d'Alcibiade.*) Et les grands adversaires d'Athènes ne sont pas ceux qui, comme vous, visent en elle le belligérant, mais ceux qui ont contraint ses amis à devenir ses détracteurs. On aime vraiment son pays, non pas quand, après l'avoir injustement perdu, on se refuse à marcher contre lui, mais lorsque, par tous les moyens, dans l'ardeur de son désir, on s'efforce de le recouvrer. »

Après cette harangue, Léandre (Endios) s'arrête. Il est complètement éberlué.

Léandre : Ouf... quel tour de passe-passe méandreux ! Mais que déclare Alcibiade dans ce discours ? Quel ton dois-je adopter ? De plus, j'entends des échos dans les oreilles.

Alcibiade (à Shakespeare) : Tu vois, je te l'avais prédit. Cet avorton ne comprend rien.

Shakespeare : Ne te décourage pas Léandre. Tes deux dernières phrases étaient vraiment inspirées. (*En aparté.*) Il entrechoque les uns contre les autres des contraires dont il fait surgir une unité que lui seul peut assumer. Il métamorphose

une désertion spectaculaire en patriotisme exacerbé. Depuis que le monde respire, la trahison prospère, mais aucun ne réussit à la sublimer avec autant de lucidité, d'audace et d'autorité. Je dois créer un roc... caméléon, un Athénien... spartiate, un aristocrate... démocrate, un banni... victorieux. Comment rendre cohérent ce tissu de contradictions ? Quelles énergies puiser... où, de quelle manière ?

Shakespeare s'assoit démoralisé. Il boit et mange distraitement.

Alcibiade (*méprisant*) : Shakespeare, ne te donne pas en spectacle. Il s'agit de moi non de tes affres d'écrivain.

Shakespeare (*fâché*) : Toi, tais-toi ! Tu ne connais rien à l'élaboration d'une pièce de théâtre. N'attaque pas mes états d'âme. J'ai besoin de mes hésitations, de mes découragements. N'interviens surtout pas dans ce moment crucial ou alors j'arrête tout. (*En aparté.*) Comment me sortir de cette impasse ?

Léandre : Maître, poursuivons-nous ?

Shakespeare : Oui, certainement. Et ne te laisse pas impressionner par des échos bavards !

Endios (*Léandre reprenant le rôle d'Endios*) : « Vous devez conquérir la Sicile, première étape vers d'autres rives plus riches encore. Envoyez une armée de débarquement composée de marins qui sur terre se changeront en braves hoplites sous le commandement d'un seul et unique homme. » Nos vaillants Spartiates suivirent les conseils d'Alcibiade à la lettre et anéantirent l'expédition athénienne. Il ne resta plus qu'un amas de corps entassés dans les latomies de Syracuse. Athènes perdit la Sicile.

La reine Timaia : Et je connus Alcibiade. Sparte, la fidèle, lui donna un fils.

Endios : Athènes, la perfide, le condamna à mort. Elle confisqua ses biens, grava son nom sur une stèle d'infamie placée sur l'Acropole. Un décret spécial ordonna la proclamation d'une imprécation solennelle contre lui.

La reine Timaia : De cette mort civique et religieuse, Alcibiade ressuscita en un homme plus spartiate que les Spartiates.

Endios : Le luxe de son habillement se transforma en sobriété. L'abondance de sa table se changea en frugalité. L'enfant chéri des Athéniens s'était métamorphosé en

Spartiate.

La reine Timaia : Et ce valeureux chef jouissait dans mes bras d'un repos mérité.

Endios : Pourtant, madame, votre roi revint de guerre et sut sur ses deux mains compter les mois de son absence : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix !

La reine Timaia : Mon roi se tut. Ne devait-il pas sa victoire à mon amoureux ? Et lui, cet oiseau volage partit emportant mon cœur.

Endios : Madame, les intérêts de Sparte l'appellent maintenant auprès du roi des Perses. Il ne délaisse son fils que pour mieux raviver une alliance vitale.

TABLEAU 3

Sur le cadre en bois est suspendue une carte représentant Athènes, Sparte, Samos et la Perse d'alors. Quatre trous y sont perforés pour les quatre masques parlants, tenus par les acteurs placés derrière elle. Alcibiade se tourne tour à tour vers eux : Masques de Sparte (Léandre), d'Athènes, de Perse et de Samos. Un faisceau lumineux accompagne le Chœur, Alcibiade et les conversations. Le reste est plongé dans le noir.

Chœur (*Shakespeare*) : Supposez maintenant que vous vivez cette heure où les murmures furtifs s'immiscent dans le cœur des hommes et trament des conspirations qui font et défont les empires. Nous vous amènerons de Sparte vers l'Asie Mineure dominée par la Perse. Ensuite, nous partirons vers Samos. Et enfin, nous essaierons d'atteindre Athènes. Les méandres de l'esprit d'Alcibiade donneront le mal de mer aux pieds marins les mieux aguerris.

Shakespeare : Et bien, Alcibiade, va. Que t'arrive-t-il ? Tu hésites.

Alcibiade : Général, diplomate, d'accord, mais acteur ? J'en ai la nausée.

Shakespeare pousse Alcibiade qui entre en scène.

Shakespeare : « Alea jacta est ». Rien de grave, tout simplement le trac. Ça te passera. Lance-toi.

Masque de Sparte : Le désastre de l'expédition athénienne nous révèle la faiblesse d'un empire qui s'étend sur plusieurs îles ainsi que sur de nombreuses villes d'Asie-Mineure.

Alcibiade : Agissons avec célérité et convainquons les cités d'Asie-Mineure d'abandonner Athènes. Écoutez-moi, procurons-nous l'alliance du Roi des Perses.

Masque de Sparte : Tout repose sur la rapidité de tes attaques et la finesse de tes arguments.

Alcibiade : Je pars avec cinq navires. Nous reprendrons Lesbos, Chios, Milet, Abydos et Halicarnasse. Nous réussirons.

Masque d'Athènes : Alcibiade, crois-tu qu'Athènes ne ripostera pas ? Alcibiade, tu te trompes.

Chœur : Les obstacles s'accumulent sur la route d'Alcibiade. Son charme se disperse dans le temps et l'espace qui s'étirent. Les écueils se multiplient. Les nuages s'amoncellent.

Masque de Sparte : Les Spartiates sont déçus, Alcibiade. Tu leur avais promis une victoire totale. Les mécontents se rassemblent, ils ourdissent un plan pour te tuer. Pars, vers l'Asie Mineure, et de là, tu continueras à aider Sparte, ta nouvelle patrie.

Alcibiade : Sparte et Athènes ne me comprennent pas. Le monde grec, l'unique détenteur de la civilisation, est divisé et court à sa perte. Persuadons maintenant la Perse de ne plus assurer un triomphe rapide et décisif aux Spartiates. Elle ne doit plus leur fournir d'aussi généreux subsides.

Masque de Sparte : Nos troupes ne reçoivent plus leur salaire. Le mécontentement gronde et les défections augmentent. Comment conquérir Athènes si la Perse ne tient pas ses engagements ?

Alcibiade : Que les Spartiates et les Athéniens s'usent dans une longue guerre ! De leur épuisement et de leur division, je sortirai vainqueur.

Masque de Perse : La Perse amputera Athènes de son empire asiatique pour ensuite en expulser les Spartiates.

Alcibiade : Moi, banni d'Athènes et de Sparte, je dirige maintenant la politique perse.

Masque de Perse : Les Grecs nous croient des barbares, mais le magnifique Alcibiade nous honore de son amitié.

Alcibiade : De vos fontaines jaillit une eau rafraichissante et de vos femmes, un sourire enchanteur. Ici, je jouis du repos du guerrier.

Masque de Perse : Grâce à lui, nous obtiendrons les clefs du monde grec.

Masque de Sparte (à Alcibiade) : Et toutes les trières que vous deviez construire pour menacer l'empire maritime athénien, où se cachent-elles ?

Alcibiade : On doit trouver le bois, les ouvriers spécialisés.

Masque de Perse (à Sparte) : Sachez conjuguer patience, temps et argent.

Masque de Sparte (à Alcibiade) : Je ne te comprends plus. Quelle partie prends-tu ? Celle des Perses ou celle des Spartiates ? Comment veux-tu que je me présente les mains vides devant mes compatriotes ? Je retourne à Sparte et je romps nos relations avec la Perse.

Alcibiade : Profitons du fait que Sparte a brisé ses liens diplomatiques avec la Perse et convainquons Athènes de négocier une entente avec le roi des Perses.

Masque de Perse : Cette idée mérite d'être considérée, Alcibiade. Persuade Athènes de notre bonne volonté.

Alcibiade : D'accord, mais comment ? Le gouvernement d'Athènes m'a banni et condamné à mort.

Masque de Perse : Retourne à Samos et adresse-toi au parti aristocratique en ligue avec celui d'Athènes.

Alcibiade (autoritaire) : Nobles de Samos, écoutez-moi, renversez cette démocratie absurde qui m'a chassé d'Athènes et remplacez-la par une oligarchie. Je vous promets l'alliance du Roi des Perses. Envoyez dès maintenant une délégation à Athènes.

Masque de Perse : Athènes, au bord de la famine, se laisse convaincre et adopte un régime ploutocratique. Immédiatement, ce nouveau gouvernement appelle à la rescousse ses anciens amis spartiates, ennemis jurés de la souveraineté des citoyens. Les aristocrates, les riches Spartiates et Athéniens s'unissent et font place nette pour s'assurer du retour d'Alcibiade.

Chœur : Mais voilà qu'un grain de sable devient tempête et empêche la roue des intrigues de poursuivre ses révolutions. Les petites gens de Samos ignorent encore le sort d'Athènes. Ils ne se doutent pas des manigances des aristocrates de Samos, d'Athènes et de Sparte.

Masque de Samos (*essoufflée, effrayée*) : J'arrive d'Athènes à l'instant. L'horreur se répand dans les rues. La mère pleure son enfant égorgé et se lamente sur sa fille violée. Chaque matin, les veuves hurlent, les orphelins sanglotent et l'alphabet du désespoir entonne ses litanies. Le trésor d'Athènes n'existe plus, les arsenaux ont été vidés. Les citoyens murmurent contre l'envahisseur spartiate allié au gouvernement oligarchique qui sème la terreur. Nous, citoyens de Samos, abandonnerons-nous nos frères athéniens dans l'horreur ? Ne possédons-nous pas 108 trières prêtes à prendre la mer et un équipage enthousiaste ? Rétablissons leur démocratie. Nous sauverons leurs traditions. Mais, nous avons besoin des Perses. Qui, parmi nous, connaît leurs us et coutumes et parle leur langue ? Qui reçoivent-ils dans leurs palais comme un seigneur ? Qui saurait mener à bien ces pourparlers sinon Alcibiade ?

Pendant le passage suivant, le côté cour est éclairé. Shakespeare dialogue avec Léandre sourd, évidemment, aux commentaires d'Alcibiade.

Léandre (*quitte son rôle de la voix de Sparte*) : Ah non, arrêtez ! Impossible ! Il ne va pas accepter. Cette enfilade de volte-face me laisse bouche bée. Maître, changez votre texte au plus vite. Ne m'aviez-vous pas expliqué que la fiction rendait la réalité plausible ? Ou le contraire ?

Alcibiade (*furieux*) : Mais tais-toi, avorton ! Nous venons d'entendre de la haute voltige diplomatique. Shakespeare, ton intuition me remplit d'admiration.

Léandre : Ne me dites pas qu'Alcibiade acquiesça.

Shakespeare : Et pourquoi pas ? On ne lui offrait plus Athènes et l'oligarchie, mais Samos et la démocratie. Revirement spectaculaire, ne voulait-il pas, après tout, revoir Athènes, sa ville adorée ? Tous les moyens trouvaient grâce à ses yeux.

Alcibiade (*impérieux*) : Shakespeare, ne te laisse pas distraire par ce filandreur esprit médiocre.

Shakespeare (*à Alcibiade*) : Plus j'avance dans cette pièce, plus je comprends pourquoi, au fil des ans, Coriolan m'attira et tu me rebutas.

Alcibiade (*fâché*) : Attention, Shakespeare ! La pensée paralyse l'action. Ne me métamorphose pas en petit prince danois. Poursuis ton œuvre créatrice.

Shakespeare : Les personnages ne jouissent-ils pas d'une certaine liberté face à leur auteur ? Leur logique m'entraîne dans les méandres d'un long fleuve en crue. Je peine à suivre leurs tours et détours.

La scène est à nouveau plongée dans le noir et seuls les masques, Alcibiade et Shakespeare sont éclairés.

Chœur : Par la volonté d'une assemblée de soldats et de citoyens, il prend la tête d'une flotte semblable à celle qu'il dirigeait quatre ans auparavant vers la Sicile. L'enthousiasme des troupes le soulève. Sublime paradoxe, il devenait la figure de proue de la démocratie. Voyez les oligarques d'Athènes, de Sparte et de Samos s'enfoncer dans la terreur, eux qui venaient de la purger des ennemis d'Alcibiade.

Alcibiade : Je retournerai à Athènes, blanchi de toutes accusations, accueilli enfin par ma ville reconnaissante.

Chœur : Attention, Alcibiade, écoute bien ce que te disent les citoyens d'Athènes.

Masque d'Athènes (*prenant un ton emphatique*) : Nous t'autorisons, par ce décret, à rentrer à Athènes. Nous suspendons temporairement les effets de ta condamnation, mais elle subsiste. Nous ne t'offrons que la possibilité de venir te rétablir dans tes droits.

Alcibiade : Athènes, tu m'accueilles et me repousses à la fois. Mes pires ennemis sont morts, mais l'hydre de la haine me poursuit. Dois-je errer à jamais dans les plaines incultes de l'Asie-Mineure ?

Masque d'Athènes : Nous nous méfions de ton intelligence et de ta brillance.

Alcibiade : Qu'exigez-vous de moi ? Que je devienne moins que moi-même ? Je ne

rentrerais qu'en triomphateur. Athènes, ma ville, tu dois d'abord me mériter. (*Autoritaire.*) Tu expieras durement ton ingratitude avant de me recevoir dans ton giron. (*Mélancolique.*) La tentation m'étreint, revenir au bercail, revoir les rues où, enfant, je jouais aux osselets ! Non, attendons. Une seule maladresse retarderait indéfiniment ce moment. Ce décret sournois me tend un piège dont les tentacules provoqueraient ma perte.

Masque d'Athènes : Tu perturberais l'équilibre de notre démocratie.

Alcibiade (découragé) : Donc, à nouveau, vous m'obligez à parcourir le sentier de la guerre, à lever des tributs pour payer les équipages, à repenser les alliances stratégiques. Je suis fatigué. Je veux entrer à Athènes, chez moi, à la maison.

Les masques disparaissent. Alcibiade et Shakespeare s'assoient côté jardin.

Alcibiade : Je suis épuisé, Shakespeare. Je crains de revivre mes doutes, mes tourments d'alors. Laisse-moi reprendre mon errance et redevenir un simple fantôme. Oublie-moi.

Shakespeare (fâché) : Hors de question ! Tu n'y retourneras que lorsque j'écrirai les mots « Finis » ou « Exit ». Repose-toi quelques instants. Écoute ce qu'on dit de toi.

Dimitri et Hector entrent en scène du côté cour.

Dimitri : Alcibiade m'étonnera toujours. Tu sais que malgré une infériorité numérique, il réussit à reprendre Cyzique.

Hector : Il combat auprès de ses hommes avec une audace qui lui assure un énorme prestige. As-tu entendu parler de cette mansuétude qu'il exerce vis-à-vis des alliés reconquis ?

Dimitri : Oui, un vrai coup de pouce pour la Confédération qui permet, à peu de coûts, de brillantes opérations militaires. L'infanterie, les équipages et les Athéniens si éprouvés osent enfin vivre d'un peu d'espoir. Quel stratège !

Hector : Et fin politicien ! Il joue sur la force de la franchise pour déjouer la malhonnêteté.

Dimitri : Te rappelles-tu lorsque, avec une hardiesse opportuniste inégalée, il a fait

ostraciser celui qui venait le bannir

Hector (*en riant*) : Incroyable !

Dimitri : Même pas, c'est du pur Alcibiade. Il poursuit sa course. Il a anéanti la flotte spartiate. Il a pris Byzance et rétabli les communications avec les terres à blé du Pont-Euxin. Les postes de douane à l'entrée du Bosphore alimentent régulièrement la marine athénienne.

Hector : Athènes ne craint plus la famine.

Dimitri : Malheureusement, là où il ne commande pas, la situation se détériore. La réconciliation d'Alcibiade et d'Athènes demeure la condition incontournable au retour de la paix.

Hector : Les vieilles rancunes perdent leurs mordants. Après huit ans d'exil, ses adversaires s'éparpillent et ses partisans se reconstituent en une puissante hétéairie.

Dimitri (*plein d'espoir et avec entrain*) : Et bien ! Foi de capitaine, nous assisterons bientôt au retour triomphal d'Alcibiade.

ENTRACTE

ACTE II

TABLEAU 4

Shakespeare remet sur le cadre la toile du tableau 1. Au début, on ne perçoit que le ressac de la mer, puis les bruits d'une foule compacte, des cris de joie, des acclamations. Enfin, Alcibiade apparaît vêtu d'une longue cape pourpre ouverte sur son habit de général. Il est couronné d'un cercle d'or. Son attitude est empreinte de solennité. Il marche lentement, saluant de droite à gauche. On entend alors des bouts de phrases. Les exclamations fusent d'un coin à l'autre.

Le Chœur : À présent, toute la cité se précipite sur le port. L'espérance envahit l'air. Pardonnez à ces esprits frustes qui ont osé porter sur ce tréteau cette épopée grandiose. Cette arène peut-elle contenir la majesté de cette immense flotte

arborant comme autant d'étendards trois cents figures de proue prises aux trières ennemies ? Laissez ces grandes dames humiliées qui dansent malgré elles sur les flots bruyants satisfaire vos besoins de vengeance. Le peuple vole au-devant d'Alcibiade. Il l'érige en idole, après l'avoir si longtemps persécuté.

Spectateur : Athènes s'est paré pour te recevoir, bel Alcibiade.

Spectateur : Que notre déesse Athéna protège notre sauveur !

Spectateur : Nous t'attendions depuis huit ans. Que d'iniquités n'avons-nous pas endurées à cause de cet injuste exil !

Spectateur (s'adressant à son voisin) : Il subit de cruelles cabales de la part d'ennemis acharnés à la perte d'Athènes.

Spectateur : Lors du scandale des Hermès, on ne lui donna même pas la chance de répudier les chefs d'accusation. Un humble citoyen aurait cependant joui de ce droit.

Spectateur : Nous te protégerons. Personne n'osera t'atteindre et nous priver de ta lumineuse présence.

Spectateur : Que faire sinon aller te réfugier au milieu de tes amis et de ta famille à Sparte ?

Spectateur : De là, tu as veillé sans relâche aux intérêts d'Athènes.

Spectateur : Alcibiade ne nous a jamais abandonnés.

Spectateur : Que ta vie soit fructueuse, Alcibiade, notre héros ! Le vainqueur de Cyzique et de Byzance.

Spectateur : Les Eumolpides et les Kéryces ont prononcé la formule sacrée qui annule la malédiction proférée contre toi, Alcibiade.

Spectateur : Tu dormiras et vivras en paix dans ta ville reconnaissante.

Spectateur : On a précipité à la mer la stèle d'infamie, où était gravé ton nom.

Spectateur : Toutes les traces de ta honte furent oblitérées.

Spectateur : Alcibiade, toutes les accusations fulminées contre toi s'évanouissent.

Spectateur : On te remettra un domaine pour te dédommager de la saisie de tes biens.

Deux spectateurs s'avancent vers Alcibiade et déposent des cercles d'or sur sa tête.

Spectateur : Tu resplendis sous tes couronnes. Vive Alcibiade !

Spectateur : Alcibiade, sauveur de nos traditions démocratiques !

Spectateur (*s'adressant à un voisin*) : L'Assemblée vient de lui conférer les pleins pouvoirs. Alcibiade à lui seul est chargé de la conduite de la guerre. Depuis Thémistocle, à la veille de Salamine, aucun Athénien ne fut investi d'une telle autorité.

Spectateur (*lui répondant*) : Il émule son héros.

Spectateur : Quelle revanche pour le banni d'hier !

Spectateur : Après huit ans d'expatriation, Alcibiade, tu entres dans la ville qui t'a vu naître.

Alcibiade s'avance vers le public.

Alcibiade : Athéniens ! (*Fort.*) Athéniens, mes concitoyens ! (*Le silence s'établit.*) Cette Athènes qui m'a renié n'était pas celle que j'aimais. Cette Athènes qui m'a exilé, je l'ai détestée et j'ai travaillé à sa chute. J'ai fait beaucoup de mal. Plusieurs, ici, ont perdu frère, père ou fils à cause de moi. Rien ne m'en exonérera.

Spectateur : Tes ennemis t'ont poussé à la ruine.

Spectateur : La trahison leur appartient.

Spectateur : Nous t'aimons, Alcibiade.

Spectateur : Reste parmi nous.

Alcibiade arrête de la main les exclamations enthousiastes et reprend son discours.

Alcibiade : Mes adversaires ont planté la peur dans vos cœurs en prétendant que je voulais vous dominer. Jamais, je ne me mettrai au-dessus des lois démocratiques de ma cité. Pour vous, je porterai la flamme de l'inspiration et m'avancerai le premier vers l'ennemi. Je crois au destin glorieux d'Athènes, un exemple de liberté admiré par les autres nations. Les meilleurs parmi vous m'assisteront. Nous tous servirons Athènes. Qu'Athéna nous aide dans cette tâche sacrée !

Spectateur : Nos petits-enfants et leurs rejetons célébreront la mémoire de ce triomphal été dans les siècles à venir.

Spectateur : Chaque année, nous commémorerons ton retour par des sacrifices offerts à Athéna.

Spectateur : Nous te protégerons. Jamais plus tes ennemis ne nous priveront de ta présence.

Spectateur : Nos corps formeront un rempart pour te défendre.

Spectateur : Paix à toi ! Notre sauveur bien-aimé.

Spectateur : Que tous les dieux de l'Olympe t'assistent !

Alcibiade quitte la scène, les bruits de foule l'accompagnent et s'atténuent petit à petit. Noir.

TABLEAU 5

Shakespeare et Alcibiade, enroulé dans sa cape pourpre, reprennent leur place et leur conversation côté jardin. Seule cette partie de la scène est éclairée.

Alcibiade (inquiet) : Un discours triomphal plus que succinct, crois-tu qu'il réussira à impressionner ton public ?

Shakespeare (autoritaire) : Le peuple cherche son plaisir dans les batailles et les trahisons, il fuit les péroraions.

Alcibiade : Tu as changé Shakespeare. Dans « Henry V », le roi se permet de longues tirades. Tu ne le censure jamais. Et, moi, tu m'enlèves sans cesse les paroles de la bouche.

Shakespeare : Je sens une urgence, une fébrilité qui m'empêchent de t'écouter et qui mêlent les palpitations de mon cœur aux cogitations de ton esprit.

Alcibiade : Shakespeare, concentre-toi. À mon tour de te dire que tu ne partiras que lorsque « Finis » ou « Exit » apparaîtront sur le manuscrit.

Shakespeare : Pourquoi n'avoir pas pris le pouvoir absolu et aboli ces absurdes lois basées sur l'égalité des citoyens ?

Alcibiade : Ma famille n'a jamais soutenu la tyrannie.

Shakespeare : Avoue-le, tu ne croyais pas à la démocratie.

Alcibiade : Ou en ses représentants ?

Shakespeare : C'est la même chose.

Alcibiade : Certes pas.

Shakespeare : As-tu reculé devant les responsabilités de la dictature ?

Alcibiade : Je ne suis resté que cinq mois à Athènes. Durant ce temps, les rouages du système ont fonctionné sans anicroche.

Shakespeare : Pensais-tu vraiment que les chefs te pardonneraient cette adulation dont tu jouissais auprès du peuple ?

Alcibiade : J'ai dû, trop vite, repartir pour reprendre la levée des fonds et les incursions militaires. Encore une fois, une nouvelle alliance entre Sparte et la Perse nous menaçait.

Shakespeare : La tentation du pouvoir absolu ne t'a-t-elle jamais effleuré ?

Alcibiade : On m'offrait la tyrannie sur un plateau d'argent.

Shakespeare : Craignais-tu que la ferveur populaire ne s'éteigne à la première pluie ?

Alcibiade : Je ne devins jamais despote.

Shakespeare : As-tu failli à ton destin ?

Alcibiade : J'ai gouverné en respectant les règles de la démocratie. Je l'avais promis.

Shakespeare : Une lady Macbeth t'aurait lancé : Voudrais-tu avoir ce que tu estimes être l'ornement de ta vie, et vivre couard dans ta conscience, laissant un « *je n'ose pas* » suivre un « *je voudrais* ».

Alcibiade : N'ai-je jamais osé même le vouloir ?

Shakespeare : Alcibiade, tu ne réponds pas à mes questions.

Alcibiade : À quoi bon ! Tu as déjà pris parti. Un oui ou un non de ma part n'y changerait rien.

Le côté cour s'éclaire et Shakespeare s'avance vers le public.

Le Chœur : Digérez l'offense faite à l'unité de lieu, et nous farcirons notre pièce d'événements qui, eux, créeront l'affront à l'unité d'action si chère à Aristote. De tous ces outrages sortira la chute d'un homme trop grand pour toutes ces restrictions. Le temps s'envole : trois ou quatre ans où se télescoperont les rejets, les déboires et l'abandon. (*Déclamatoire.*) Alcibiade ! Ne trouveras-tu jamais la paix ? Ne rencontreras-tu jamais le gracieux silence de Virgilia ?

Alcibiade (*du côté jardin dans le noir, d'une voix fâchée*) : Tu deviens sénile, Shakespeare. Tout se mêle dans ta tête. Virgilia est la femme de Coriolan. Réveille-toi.

Shakespeare (*se tournant vers Alcibiade*) : Je te comprends, Alcibiade, la colère t'habite. Fais-moi confiance. Je trouverai, avant la fin de cette pièce, une âme tendre qui t'apaisera.

Alcibiade : D'accord. Mais, en attendant, continuons. Tu as dit toi-même qu'il ne nous restait que peu de temps. Arrête de le gaspiller.

Shakespeare rejoint Alcibiade. Dimitri et Hector se rencontrent sur les quais de Samos. On entend des bruits de foule, le vent dans les voiles, des oiseaux de mer. Ils se dirigent ensuite vers une table et trois chaises.

Hector : Capitaine au long court, que fais-tu donc à Samos ?

Dimitri : Quel plaisir de te revoir ? Et toi ?

Hector : Je pars à l'instant avec Alcibiade sur sa trière amirale. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ?

Dimitri : J'arrive d'une expédition de reconnaissance. Nous avons cartographié les côtes de la Libye. J'aimerais rester à Samos. Mon petit-fils marchera bientôt, et...

Hector : Ne sais-tu pas ce qui se passe ?

Dimitri : Mais quoi ?

Hector : La cité a destitué Alcibiade de toutes ses fonctions. Il doit se présenter devant l'Héliée¹.

Dimitri : Quoi ? Je ne te crois pas. J'ai assisté à son retour triomphal. Quand je suis parti, l'euphorie et la joie d'aduler l'enfant chéri régnaient. Allons dans ce débit. La maison produit un rouge, ma foi, assez buvable !

Hector : D'accord.

Dimitri : Eh, garçon ! Du vin et vite.

L'aubergiste : Ces messieurs seront servis, comme tout le monde.

Ils s'assoient.

Hector : Dis-moi, quand as-tu quitté Athènes ?

Dimitri : À peine deux ou trois semaines après les célébrations.

¹ Héliée, tribunal populaire créé par Solon.

Hector : Et bien, Alcibiade n'y resta que cinq mois. Il dut aussitôt repartir pour lever des fonds. À Éphèse, Lysandre avait déjà reconstitué la flotte spartiate avec, à nouveau, l'aide des subsides perses. En arrivant à Samos, Alcibiade découvre des troupes mal payées, en proie au découragement, à la désertion, à l'indiscipline. Sans tarder, il veille à remplir les coffres par des incursions, des taxes et des impôts. La détresse financière des équipages l'obligeait à des pillages constants.

L'aubergiste revient avec la commande.

Dimitri : Tout ça ne justifie pas une telle réprobation.

Hector : Évidemment pas. Te souviens-tu d'Antiochos ?

Dimitri : Ce joyeux drille qui marchait dans l'ombre d'Alcibiade en lui murmurant des facéties qui le faisaient rire ?

Hector : Un vieux camarade d'enfance qui réussissait toujours à le dérider. Lors d'un de ses raids, Alcibiade, pour narguer Lysandre, mit Antiochos à la tête d'une partie de l'escadre, après, cependant, avoir obtenu la promesse formelle qu'il ne s'aventurerait pas hors du port.

Dimitri : Ne me dis pas qu'Antiochos...

Hector : Exactement, Antiochos partit avec 10 trières défier Lysandre installé à Éphèse. Celui-ci, au courant de l'absence d'Alcibiade, quitta son abri et fondit sur les bateaux qu'il coula. Un seul réussit à s'échapper et retourna vers Samos. Alcibiade revint immédiatement. Il tenta sans succès de faire ressortir Lysandre de son repaire. Les échos de la défaite parvinrent à Athènes.

Dimitri : D'un triomphe, il passe sans transition, à un cuisant rejet. Le peuple exige un héros sans failles.

Hector : Athènes eut honte d'en avoir adoré un au talon d'Achille.

Dimitri : Quel manque de jugement de sa part !

Hector : La pluie d'injures se déchaina : paresseux, frivole, imprévoyant. Il s'adonne à la débauche avec des courtisanes d'Ionie. Ces accusations échevelées ne tenaient pas compte de sa situation face à un adversaire épaulé à nouveau par le gouvernement perse. Aux élections, il fut démis de toutes ses fonctions et sommé

de se présenter non comme candidat, mais comme prévenu. Il se sentit impuissant et refusa d'affronter ses juges.

Dimitri : Ni exilé ni condamné, pourquoi ne se justifie-t-il pas ?

Hector : Il n'a aucune chance. L'animosité bouillonne.

Dimitri : Où va-t-il aller ? Sur qui compter ? Ni sur Sparte ni sur la Perse alliée maintenant des Spartiates.

Hector : Il part pour la Thrace, où il s'est ménagé une retraite avec la complicité des roitelets de l'endroit. De là, il observera les aléas des gouvernements et je suis persuadé qu'il reviendra bientôt triomphalement. Les Athéniens ne sauraient se sevrer de sa lumineuse hardiesse et de sa flamboyante insolence.

Dimitri : Son remplaçant est-il arrivé ?

Hector : Pas encore. Alcibiade quitte aujourd'hui la flotte athénienne. Regarde, personne n'est venu saluer ce général aux desseins trop ambitieux pour ce mesquin petit monde grec. Partons avec lui, nous découvrirons la Thrace.

Dimitri : D'accord. Les revirements d'enthousiasme de nos braves Athéniens dépassent l'entendement. Je reviendrai avant que ne marche mon petit-fils.

TABLEAU 6

Shakespeare tend une toile où est peint un château fort juché sur une colline verte.

Le Chœur : Supposez maintenant un printemps à l'aube de la maturité où encore une fois tout recommence, où l'esprit s'invente une passion de jeunesse et se reconstruit sur les tessons d'une vie éclatée. En Thrace, Alcibiade se recrée un pays et lève une armée de mercenaires. Il obtint un énorme butin qui le rend souverain d'un petit royaume. Mais, il n'est pas satisfait. Il veut entendre les chuchotements, les revirements, jusqu'à la moindre palpitation du cœur d'Athènes.

Shakespeare se retire. Dimitri et Hector se placent devant la toile.

Dimitri : As-tu des nouvelles de l'ambassade que tu as envoyée à Athènes ?

Hector : Non. Elle doit raconter à l'hétairie d'Alcibiade tout ce qui se passe ici. Avec son armée de mercenaires, il veille sur les villes d'Asie Mineure qu'il a conquises pour Athènes. Il s'occupe même du bien-être de ses habitants.

Dimitri : N'est-ce pas là le meilleur moyen de recouvrer les bonnes grâces de cette opinion athénienne volatile ?

Hector : Oui, sans doute. Dans ses châteaux forts, à l'abri, il attendra que le vent tourne et se retourne dans son lit.

Dimitri : Crois-tu vraiment qu'Alcibiade peut pratiquer la patience ? Les Athéniens semblent-ils se raviser ?

Hector : Ils ne savent plus où donner de la tête. Ils condamnent à mort huit de leurs stratèges parce que Sparte brûle vingt-cinq de leurs bateaux. Bien entendu, le lendemain, ils le regrettent. Hélas ! Les exécutions ne pardonnent pas. Et alors, une fois de plus les regards se tournent vers Alcibiade.

Dimitri : Mon petit-fils a quand même fait ses premiers pas sans moi.

Hector : Il t'attendra pour prononcer ses premiers mots. Sparte et Athènes piaffent d'impatience et fourbissent leurs armes.

Hector et Dimitri se retirent. Shakespeare tend sur le cadre une toile qui représente l'intérieur d'une tente. Les deux stratèges entrent et s'assoient sur des chaises. Alcibiade s'avance vers eux.

Le Chœur : Imaginez les faits réels d'après leur pâle esquisse, ce jour mémorable, la veille de la bataille d'Aegos-Potamoi. Soulevez-vous au-dessus des ondes de vos pensées et voyez Athènes et Sparte, deux tigres à l'affût, séparés par un étroit bras de mer, prêts à s'entre-déchirer pour la domination du monde grec. Les Athéniens possèdent cent quatre-vingts navires en rade dans un mauvais mouillage à Aegos-Potamoi, tandis que les Spartiates, dirigés par Lysandre, jouissent d'une excellente flotte et d'un amarrage commode. À l'abri, ils guettent l'erreur de l'ennemi. Quatre jours de suite, les Athéniens leur offrent le combat et retournent bredouilles. La tension monte d'un cran chaque fois. La colère gronde devant l'incapacité des chefs athéniens à engager la lutte. L'orage sournois du dépit menace de toutes parts. Mais voyez, à présent, dans la forge vive de votre imagination, une tornade d'or et de

blanc. Percevez les clameurs, les cris, les chants et les applaudissements, une lueur d'espoir s'empare soudain des troupes. Oh ! Dignes militaires d'Athènes, accueillez sans tarder ce chevalier solitaire sur son fougueux destrier, galopant vers vous dans une nuée de poussière. Écoutez les conseils qu'il vous prodiguera.

Alcibiade (*enthousiaste*) : Quel enivrant spectacle que ces trières dans ce vent d'oriflammes !

Premier stratège athénien : Salut ! Alcibiade, l'odeur du succès t'attire-t-elle en ces lieux ?

Alcibiade : Pour rendre votre exploit de demain encore plus éclatant, permettez-moi de vous enseigner un autre mouillage, tout près de celui-ci.

Deuxième stratège athénien : Alcibiade retourne dans tes châteaux.

Alcibiade : Je vous en supplie, écoutez-moi. Votre rade se trouve au mauvais endroit.

Premier stratège : Nous voyons aussi bien que toi et n'avons pas à justifier nos choix.

Alcibiade : Une plage isolée, loin d'une ville pour vous ravitailler...

Deuxième stratège : Peut-être, comprendras-tu, un jour, la sagesse de nos décisions.

Alcibiade : Lorsque Lysandre refuse le combat et que vous revenez, les équipages se dispersent et vagabondent un peu partout. Une flotte qui répond à l'œil et au geste de son chef fondrait sur vous tel un vautour affamé. Pourquoi ne pas aller à Sestos, tout près d'ici ? Un bon port, un marché bien pourvu s'y trouvent et vous conserveriez ainsi l'initiative des opérations.

Premier stratège athénien : Ces arguments ne nous impressionnent pas.

Alcibiade : Je ne veux pas vous remplacer. Je viens seulement en ami, en conseiller, vous faire part de mes observations.

Premier stratège : Elles ne nous intéressent pas.

Alcibiade : Combien de victoires ai-je remportées pour Athènes dans des situations encore plus périlleuses et difficiles ?

Deuxième stratège athénien : Et combien de trahisons ?

Alcibiade : Oubliez vos querelles et mesquines jalousies. Il en va de la survie d'Athènes. En peu de jours, je mettrai à votre disposition un grand nombre de lanceurs de javelot, de guerriers et de cavaliers pour forcer Lysandre à combattre ou même, à fuir avec toute sa flotte. Je vous offre le soutien de tous les seigneurs de Thrace.

Premier stratège athénien : Combien d'alliances nous as-tu promises ? Celle des Spartiates ? Celle des Perses ? Aujourd'hui, ces deux forces sont unies contre nous.

Deuxième stratège athénien : Vois où nous ont menés tes brillantes politiques, tes conseils néfastes, ton éloquence enivrante.

Premier stratège athénien : Va, Alcibiade, tu nous fais perdre notre temps.

Alcibiade : D'accord, n'acceptez pas cette coalition, mais je vous en supplie, pour la survie des idéaux d'Athènes, changez de mouillage. Allez à Sestos.

Premier stratège athénien : Pars, maintenant. Sinon, nous t'expulserons.

Deuxième stratège athénien : Et surtout, ne t'avise pas de revenir !

Les deux stratèges sortent. Shakespeare enlève la toile et s'avance vers le public.

Le Chœur : Déjouez le cours de vos pensées, laissez-les en suspens et sur l'aile d'un soupir, essayez, un instant, d'apercevoir une mouche importune chassée du revers de la main. L'humiliation le terrasse. Lui qui savait, d'un regard, retourner, en sa faveur, une situation désespérée, se trouve démuné comme un petit enfant devant sa première peine. Il quitte la tente des stratèges athéniens. Somnambule funèbre sur son destrier blanc, il s'élance vers un futur barricadé.

Alcibiade (*s'approche de Shakespeare, perdant de sa superbe*) : N'écris pas ces répliques. Je vais les convaincre. Quelqu'un va entendre mes arguments et les revendiquer pour Athènes. Donne-moi encore un peu de temps. Je t'en supplie.

Shakespeare (*impatissant*) : Alcibiade, laisse-moi terminer mon devoir de

dramaturge.

Alcibiade : Athènes se précipite vers l'abîme. Je sais ce qui va arriver. Je l'ai vécu. Je refuse de revoir ces horreurs.

Shakespeare : Je n'aurais jamais cru qu'un jour je dirais : pauvre Alcibiade !

Alcibiade : Lysandre fondit sur mes bateaux un jour que la moitié des rameurs s'était absentée. Sur cent quatre-vingts navires, huit réussirent à s'enfuir. Huit, tu entends ! On pillait et ravageait les autres à coups de hache. Oh ! Mes belles trières, si fières, élancées et rapides. Trois mille prisonniers furent torturés. Ce que les Grecs ont infligé aux Grecs est arrivé sans l'aide des Barbares ! Où en est rendue notre civilisation ? Lysandre continue sa course vers Athènes. Il brûle ce qui reste de la flotte en rade au Pirée. Il détruit les Longs Murs qu'avait construits Périclès pour garantir la sécurité et l'indépendance de la cité. Sparte envahit Athènes. Elle installe le régime des Trente Tyrans et ce n'est plus que bannissements, exécutions, larmes et regrets. Shakespeare, je n'accepte pas ce dénouement, invente-moi une seconde chance.

Le Chœur : Il quitte la tente des stratèges athéniens et s'élance vers un futur barricadé.

Alcibiade (criant) : Ne m'as-tu pas entendu ? Attends ! Écoute-moi ! Tu vas graver dans nos cœurs des paroles cruelles et définitives.

Le Chœur : Son éloquence, son intelligence, sa séduction s'étaient heurtées à une tour d'incompétence malveillante et de jalousie revancharde.

Hector et Dimitri entourent Shakespeare et Alcibiade sur le devant de la scène.

Dimitri : Les Trente Tyrans t'ont condamné à l'exil. Sans regarder derrière toi, tu montas ton destrier blanc.

Hector : Tu refusas notre compagnie. Ta beauté me causa un instant de pur émerveillement.

Dimitri : Un éclair de grâce et de perfection.

Hector : Des pressentiments étreignirent mon cœur. J'ai voulu te prendre dans mes bras. Tu partis. La meute de tes ennemis s'accroissait.

Dimitri : Le petit territoire indépendant que tu gardais grâce à l'aide des Barbares voisins diminue d'heure en heure. Nous devons aussi quitter ces tristes lieux.

Hector : Les trahisons suscitées par la haine implacable de Lysandre nous encerclent. Son armée a déjà brûlé deux forteresses.

Dimitri : On m'a dit t'avoir vu en Bithynie.

Hector : Sparte réclame ta mort. Tes quelques amis fidèles ne t'offrent le gîte que d'une ou deux courtes nuits. Tu te déplaces sans cesse.

Dimitri : Nous t'aurions secouru si tu étais revenu vers nous. Tous les trois, nous aurions chevauché jusqu'aux confins de l'Asie.

Alcibiade se retire du côté jardin. Shakespeare s'éloigne.

Hector : Jamais Alcibiade n'abandonnera. Ne penses-tu pas qu'il essaie de rejoindre la route qui mène vers la Perse ?

Dimitri : Pour devenir le conseiller du roi ?

Hector : Et pourquoi pas ? Son héros...

Dimitri : Thémistocle. Le vainqueur des guerres médiques. Alcibiade nous parlait souvent de lui, de ses victoires, de ses plans pour Athènes.

Hector : Celui qui avait jeté les bases de la puissance navale d'Athènes et qui, finalement, partit lui aussi en exil. Il obtint l'asile du roi des Perses.

Dimitri : Te souviens-tu ? Il nous disait parfois en riant : « J'apprends le perse comme Thémistocle, car je finirai un jour, comme lui. »

Le Chœur : Au sortir de la Bithynie, la légende s'empare d'Alcibiade. Son errance s'agite dans le cœur de ses amis. Ils ne se résignent pas à la disparition de cette étoile filante. La mort existe-t-elle pour un homme tel qu'Alcibiade ?

ÉPILOGUE

Le côté cour est divisé en deux : Intérieur : on y trouve un lit, des tapis, des vêtements éparpillés, une table et une chandelle. Éclairage faible. Extérieur : trois hommes tapis dans l'ombre, armés de javelots et de flèches. Décors minimaux. Alcibiade nu et Timandra habillée d'une chemise recouverte d'une tunique blanche sont couchés.

Le Chœur : La vie n'est qu'un pauvre comédien qui se pavane et qui s'agite sur la scène pour tomber ensuite dans l'oubli. Prêtez-moi, encore une fois, la patience de votre imagination. Nous voyagerons ensemble vers la Phrygie, où nous attend l'épilogue qui mettra un terme aux méandres de cette étrange histoire.

Alcibiade : Personne ne peut se vanter d'être le vrai fils d'Athènes s'il n'a été, par elle, un jour, banni et condamné à mort.

Timandra (*taquine*) : Personne ne peut se vanter d'être le vrai amant de Timandra s'il n'a été, par elle, une nuit, soumis à mourir de plaisir.

Alcibiade (*tristement*) : Oh ! Ma douce, tu déjoues mes paroles.

Timandra : Allons, mon Seigneur, laisse mes doigts lisser ce front soucieux. Le souvenir de ton rêve met à ta bouche de froides maximes.

Alcibiade : J'en revois le déroulement plus vrai que ta présence. Je porte ta chemise. Tu tiens ma tête entre tes bras et tu fardes mon visage.

Timandra : Ne crains rien. Même si Sparte, Lysandre, les Trente Tyrans, les frères de cette putain ionienne se liguent contre toi, ils ne te trouveront pas. Nous volons sur les coursiers du vent et la poussière brouille nos empreintes. Prends quelques heures de sommeil. Elles démêleront l'écheveau de tes soucis.

Alcibiade : Je désirais créer en Thrace une petite principauté qui serait devenue pour Athènes le noyau d'une confédération reconstituée. Oh ! Rêves déchirés. Mystères du destin. Périclès et Socrate, voyez votre fils s'enfoncer dans l'agonie du regret et du doute. Triomphes glorieux, chutes retentissantes et rétablissements inouïs, que me reste-t-il de toutes ces actions d'éclat ?

Timandra (*elle le berce dans ses bras*) : Ce ne sont que pressentiments nocturnes, au lever du jour, ils se transformeront en autant de victoires pour mon

resplendissant général.

Alcibiade : Oui, tu as raison. Les ténèbres fourmillent de pensées morbides. Demain m'apportera l'espoir d'une rencontre avec le Grand Roi.

Timandra : Le matin renaitra et je boirai sur tes lèvres le vin de cette vie. Dors, mon amour.

La scène est plongée dans le noir. Puis, des flammes surgissent.

Timandra (*toussant et effrayée*) : Alcibiade, une odeur de fumée, j'étouffe.

Alcibiade : Timandra, lève-toi. Vite. La maison brûle.

Il s'acharne contre le feu avec tapis et vêtements. Puis enroulant sa chlamyde autour de son bras et saisissant son poignard, il s'élanche dehors. Timandra le suit et se réfugie dans un coin. Devant lui, les hommes armés qui s'étaient approchés de la hutte se dispersent et se cachent.

Alcibiade : Quoi, vous me cernez au gîte comme une bête malfaisante, comme une femme sans défense. Montrez-vous lâches, que je vois le visage de votre mort !

Alcibiade reçoit une première flèche, il essaie de parer avec son poignard, une seconde, il chancelle, un javelot, il tombe.

Alcibiade (*haletant*) : Cette fois, le char ne s'arrêtera pas. Oh ! Pourquoi, en ce moment, me souvenir qu'enfant, je jouais aux osselets avec mes compagnons ? L'attelage s'avance et refuse de se détenir. Je me couche devant. Le conducteur peine à le retenir. Aujourd'hui, il poursuivra sa course.

Alcibiade reçoit d'autres flèches. Il se met en boule pour se protéger.

Alcibiade : Je rendrai mon dernier soupir dans cette terre barbare. Athènes, mon berceau, ne deviendra jamais mon tombeau. Que de plans non réalisés ! Athènes, ma ville adorée, tu souffres sous le joug des tyrans. Comment te sauver des griffes de l'anéantissement ? Athéna ! Athéna ! Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Alcibiade ne bouge plus. Les hommes armés s'enfuient. Timandra prend le cadavre dans ses bras.

Timandra : Dors ! Mon amour. Mes baisers te protégeront du souffle cruel de la nuit. Le jour se lèvera et je boirai sur tes lèvres la lie de cette vie.

Elle le recouvre de la tunique blanche dont elle se dépouille. Elle retire les fards d'une poche de sa chemise et maquille Alcibiade pour les rites funéraires.

Timandra : La mort n'a pas terni ta sublime beauté. Les flèches et javelots ont respecté ta figure de dieu. Tes cils blonds et tes paupières de soie me cachent l'ardeur de ton regard. Repose-toi, mon amour. Avec ce que je possède, je préparerai tes obsèques. À quoi sert ma fortune, si je n'en jouis pas avec toi ? Longtemps, on parlera de la magnificence des funérailles offertes à Alcibiade, par son amante, la courtisane Timandra.

Elle pleure et se lamente. Les braises se consomment. Alcibiade se transforme alors en fantôme chétif. Timandra sort de scène. Le côté jardin s'éclaire. Il se dirige vers Shakespeare et s'assoit dans le fauteuil, dos au public.

Shakespeare : L'homme de tous les talents n'est plus qu'aride poussière, tandis que je me découvre encore parmi les vivants. Naitra-t-il un jour ce dramaturge qui lui rendra justice ? Alcibiade restera-t-il à jamais l'insaisissable beauté funeste du déclin de l'empire athénien ? Je n'écrirai pas « Finis » ou « Exit » sur cette ébauche. Ma pauvre tragédie fut de n'avoir pu, dans ce tissu d'or et d'argent, tailler habit à sa mesure. Alcibiade poursuivra son errance. Mais n'est-ce pas le lot de toutes vies humaines d'être condamné à trainer le boulet d'une mort absurde et insignifiante ?

Shakespeare prend son manuscrit et le jette côté cour dans le feu qui se ranime.

Le fantôme d'Alcibiade (désespéré) : Non ! Non !

Il s'élançe pour le sauver et s'effondre sur les tisons. Ses cris deviennent plaintes murmurées. Noir.

FIN

Notes :

☛ Alcibiade naît en 450 av. J.-C. Il se marie en 422 av. J.-C., devient stratège en 420 av. J.-C. pour la première fois. L'expédition en Sicile a lieu en 415 av. J.-C. et il succombe en 404 av. J.-C.

☛ Socrate meurt en 399 av. J.-C., Thémistocle en 462 av. J.-C. et Périclès en 429 av. J.-C.

☛ Shakespeare naît en 1564 avec Galilée et décède en 1616 avec Cervantes.

Documentation

Bronowski, B. and B. Maszlish, *The Western Intellectual Tradition*, Harper Torchbook Edition, Harper and Row, New York, 1962.

Dobson, M. and S. Wells, *The Oxford Companion to Shakespeare*, Oxford University Press, 2001.

Graham, R., *Shakespeare, A Crash Course*, Silverdale Books, 2003.

Hatzfeld, J., *Alcibiade (Étude sur l'histoire d'Athènes à la fin du Ve siècle)*, Presses universitaires de France, 1951.

Laroque, F., *Shakespeare, Comme il vous plaira*, Découvertes Gallimard, Littérature, Gallimard, 1991.

Plutarch, *The Lives of the Noble Grecians and Romans*, Translated by Thomas North, Selected, and with an Introduction by Judith Mossman, Wordsworth Classics of World Literature, Wordsworth Editions Ltd, 1998.

De Romilly, J., *Alcibiade ou Les dangers de l'ambition*, Éditions de Fallois, 1995.

Shakespeare, W., *Henry V*, Traduction de J-M. Déprats, Édition bilingue présentée par G. Vinet, Folio théâtre, Éditions Gallimard, 1999.

Shakespeare, W., *Richard III*, Traduction de F-V. Hugo, Libro 478, 2002.

Shakespeare, W., *Othello*, Traduction de F-V. Hugo, Libro 108, 2001.

Shakespeare, W., *Macbeth*, Traduction de F-V. Hugo, Libro 178, 2002.

Shakespeare, W., *The Tempest / La Tempête*, Texte anglais et traduction de Pierre Leyris, Flammarion, 1991.

Shakespeare, W., *Beaucoup de bruit pour rien*, traduit de l'anglais par André Markowicz, Babel, Actes Sud, 2003.

